

— Longtemps ?

— Deux étés. Maman la prenait pour l'été. Elle devait nous enseigner l'anglais, pour la conversation, vous savez ? mais comme elle avait pour idée fixe d'apprendre le français au lieu de nous enseigner l'anglais, je lui ai appris la langue des diplomates.

— A-t-elle fait des progrès, au moins ?

— Immenses, répondit Dosia avec un joli éclat de rire.

— Que lui avez-vous appris spécialement ?

— Des chansons que ma gouvernante française m'avait laissées : le *Petit Chaperon rouge*, *Maître Corbeau* et le *Petit Oiseau*. — Mais j'avais changé les airs : elle chantait *Petit Oiseau* sur l'air de *Maître Corbeau*, avec des yeux levés au ciel et une expression sentimentale... C'était bien amusant !

Dosia fit entendre le petit rire contenu qui était chez elle l'indice d'une joie délirante.

— Je vois bien ce que miss Bucky a appris chez vous, dit Platon en souriant, mais je ne saisis pas ce qu'elle vous a enseigné ?

— Oh ! reprit Dosia devenue sérieuse, bien des choses ! La Ballade de sir Robin Gray, l'art de faire des paysages avec de la sauce et une estompe... vous savez ? on barbouille tout le papier, et puis on enlève les blancs avec de la mie de pain. Il n'y a rien de plus drôle.

— Et puis ?

— Et puis la morale et la philosophie, et les synonymes anglais. Voilà !

— C'est quelque chose, répondit Platon en s'efforçant de garder son sérieux. Et à votre gouvernante française, que lui devez-vous ?

— Celle-là, répondit Dosia en secouant la tête d'un air capable, c'était une révolutionnaire. Elle m'a enseigné l'histoire, la broderie sur filet, — mais j'aime mieux la tapisserie, c'est plus amusant, — les vers de Victor Hugo et les principes immortels de 89. Ça, je l'ai compris tout de suite. Nous avons lu les *Girondins*. J'ai pleuré. C'était superbe. Je ne rêvais plus que d'écarter de la liberté, bonnet rouge et révolution. — Elle faisait aussi très bien les conserves et n'avait pas sa pareille pour amidonner le linge fin. Mais je ne l'ai pas eue très-longtemps ; maman a prétendu qu'elle me rendait intraitable.

— Comment cela ?

— Vous comprenez que, d'après nos principes, quand maman me défendait quelque chose sans m'expliquer pourquoi, naturellement je faisais ce qu'elle m'avait défendu ; de là des orages.

— Et votre gouvernante, que disait-elle alors ? fit Platon.

— Elle me disait qu'il fallait obéir à maman, que les enfants doivent la soumission absolue à leurs parents et à leurs instituteurs ; et quand je lui résistais, elle me mettait en pénitence. Alors je me suis dit qu'il y a évidemment principes et principes ; il y en a qui sont bons pour les gouvernants et d'autres qui sont meilleurs pour les gouvernés, et j'ai pensé que lorsque ce serait à mon tour d'être dans les gouvernants, ceserait beaucoup plus agréable.

— Parfait ! conclut Platon.

— Aussi depuis ce temps-là je n'aime pas les théories ; sur le papier, ça fait très-bien, mais quand on a une élève têtue, il n'y a pas de principes immortels qui tiennent, on la met en pénitence.

— Bravo ! dit Platon ; voilà un raisonnement pratique. Avez-vous eu longtemps votre révolutionnaire ?

— Deux ans, et je l'ai bien regrettée. C'était pourtant la meilleure de nos gouvernantes. Elle était si bonne quand ses théories lui étaient sorties de la tête ! Je crois qu'elle était un peu...

Dosia frappa légèrement son joli front du bout de son index et prit un air entendu.

— Mais, reprit-elle avec vivacité, c'était une personne admirable ! Elle avait un cœur généreux, une charité sans bornes ; elle donnait tout ce qu'elle possédait à nos pauvres paysans, qui n'étaient pourtant ni de son pays ni de ses principes. Je l'aimais bien mieux que la gouvernante allemande qui lui a succédé.

Platon s'amusa fort de ce bavardage : il se retourna ; derrière lui, sa sœur et Pierre marchaient d'un pas régulier, assez rapide, et causaient avec animation. Il revint à Dosia, qui méditait.

— A quoi pensez-vous ? lui dit-il doucement.

— Je pensais à ma gouvernante allemande. Elle était bien drôle, allez ! Elle avait sa grande bouche toute pleine de beaux sentiments, à la place des dents qui lui manquaient. *Wallenstein, Die Roemer, Ich habe gewonnen das irdische Glück*, tout y passait. Elle me faisait jouer du Schumann à quatre mains, ça m'ennuyait horriblement ; — et puis, quand il s'est agi de compter avec maman, elle s'est montrée aussi intéressée qu'un vieux juif. C'est ça qui m'a fait revenir de la soupe de myosotis !

— Quel est le potage que vous désignez sous ce nom ? fit Platon quelque peu surpris.

— Comment, vous ne savez pas ? On voit bien que vous n'avez pas eu de gouvernante allemande ! fit Dosia avec un petit éclat de rire. Les belles paroles, les belles pensées, — les grandes, celles qui viennent du cœur, ajouta-t-elle en clignant de l'œil avec une indicible raillerie, — l'éther et les étoiles, et les anges qui emportent les âmes, les désillusions et les enchantements l'idéal du devoir, le désintéressement des biens de ce monde, l'abnégation du moi et le revoir dans une vie meilleure, et les lotus au bord du Gange... Ouf !

Dosia termina cette nomenclature par un soupir et ajouta tranquillement :

— Tout ça, c'est de la soupe de myosotis.

— Je comprends ! dit Platon. Vous avez une limpidité d'élocution qui ne laisse pas de place à l'erreur.

Dosia le regarda un instant, prête à se fâcher de la raillerie, puis elle sourit d'un air content.

— La meilleure de toutes, reprit-elle, a été ma gouvernante russe. mais je ne l'ai eue que trois jours. Elle portait les cheveux courts, elle avait des lunettes bleues, et elle était nihiliste. Quand maman a vu apparaître sur la table d'études : "Force et matière", vous savez ? elle lui a dit tout doucement de sa voix fatiguée :

— Mademoiselle, vous pouvez faire vos malles.

Et les lunettes bleues ont disparu pour jamais de notre horizon.

— Vous avez eu une éducation assez variée, à ce que je vois, dit Platon, non sans quelque pitié pour cette vive intelligence si mal cultivée.

— Oui... mais cela ne m'a pas fait encore de mal ; j'ai appris à juger les choses !...

Cette idée parut si bizarre au jeune capitaine, que, pris de fou rire, il s'arrêta et s'assit sur un banc. Dosia, peu flattée, mit ses deux mains mignonnes derrière son dos et pencha un peu la tête de côté pour lire sur le visage de cet interlocuteur trop gai.

Pierre et Sophie s'approchèrent aussitôt, prêts à partager l'hilarité du jeune homme. Mouriof n'eut pas besoin d'explication : l'attitude de sa cousine lui parut suffisamment élocutione.

— Dosia a dit une bêtise ! fit-il d'un air charmé. Enfin ! j'attendais ça depuis ce matin.

La riposte de Dosia partit comme un coup de pistolet.

— On n'attend pas les tiennes si longtemps !

— Bravo ! s'écria Platon, lorsque non sans peine, il eut repris son sérieux. Tu es touché, Pierre.

Celui-ci s'inclinait gravement, chapeau bas.

— J'ai trouvé mon maître, dit-il à Dosia. Très-honorée cousine, à partir de ce jour je dépose les armes devant vous. Je ne suis pas de force. Vous m'avez trop malmené depuis midi...